



## Lionel Jospin – Pourquoi s’engager ?

L’engagement n’a pas de figure unique. Il peut être religieux ; il est politique bien sûr, mais aussi syndical, associatif, caritatif. Il mêle le militant anonyme, le leader ou la figure emblématique. Il consiste, sans entrer toujours

dans un parti, à prendre parti. Il entraîne parfois l’individu d’exception qui met sa renommée et son talent au service d’une cause ...

Les engagements ont des caractéristiques et des exigences semblables. Au cœur de l’engagement, en effet, il y a souvent le choc d’un événement et un mouvement de révolte, ce qu’Albert CAMUS a décrit comme " le sursaut de la conscience " ...

S’engager, c’est donc choisir la responsabilité, c’est-à-dire quitter l’état de spectateur pour rejoindre celui d’acteur. Il y a dans ce choix une alchimie intime où se mêlent un regard sur le monde tel qu’il est, la réflexion personnelle sur ce qu’il devrait être, la décision d’agir pour qu’il change ...

Pour le responsable politique, s’engager, c’est s’exposer. La vie politique est une vie publique. Se porter candidat, exercer un mandat, assumer une responsabilité d’Etat, c’est placer son engagement sous le regard de ses concitoyens. L’engagement prend alors une dimension supplémentaire : à la fidélité aux convictions, il faut joindre la recherche de l’intérêt général.

Il faut trouver, avec constance, la meilleure articulation entre les fins et les moyens, savoir qu’on ne s’engage plus seulement pour une idée, mais qu’on s’engage aussi devant les citoyens, auxquels il faut rendre compte. L’acceptation de la défaite, la capacité d’en tirer des leçons sont aussi importantes et fécondes que sont stimulants l’ardent désir de la victoire, la satisfaction d’être au pouvoir pour agir.

A mes yeux, il n’y a pas d’engagement sans partage. S’il serait vain de nier l’influence des personnalités dans le mouvement des hommes et des choses, je ne crois pas au rôle exclusif du "héros dans l’histoire " ...

Pour moi, agir en politique, c’est partager un effort pour maîtriser, avec d’autres, une destinée que l’on sait commune. C’est lorsqu’il s’inscrit dans une démarche collective que l’engagement d’un individu peut prendre toute sa force. Mais aussi tout son sens.

S’engager, quelle qu’en soit la forme, c’est réaliser la liberté qui réside en chacun de nous. C’est prendre conscience que l’on appartient à une société, c’est, plus largement, se vouloir partie prenante de la communauté des hommes. L’engagement en ce sens actif est une dimension essentielle de la condition humaine. Il se fonde sur le refus de la fatalité du mal, inséparable de cette condition commune. En assumant pleinement cette condition, en agissant avec d’autres et pour d’autres, chacun se choisit soi-même.

L’engagement, qu’il soit circonstanciel ou permanent, est lié à cette conscience de partager avec les autres un même espace, une même société et plus largement un monde unique.

Mais précisément parce qu'il est ce faisceau d'exigences, l'engagement est difficile.

Nous sommes dans un temps où l'engagement semble en crise. Beaucoup de nos contemporains pensent que l'action collective devient vaine ...

On dit que les jeunes ne s'intéressent plus à la politique et s'enferment dans une attitude désabusée, estimant ne pas pouvoir peser sur les événements. Nous voyons dans la cité les marques d'une désaffection à l'égard des formes traditionnelles de l'engagement : le vote, le militantisme politique et syndical, mais aussi la prise de parole dans les débats publics.

Les raisons de cette désaffection sont complexes mais elles ne sont pas indéchiffrables. Les peuples savent lire les leçons de l'histoire. Ils ont vu que, bien souvent, l'engagement avait signifié aveuglement et aliénation. Ils ont compris en quoi pouvaient être dangereuses les idéologies à prétention scientifique ou totalitaire et la crédulité ou la passivité des individus et des groupes. L'engagement de masse mais aussi le consentement des masses s'est parfois retourné contre elles.

Le scepticisme est peut-être la forme imparfaite donnée aujourd'hui à un désir de lucidité et à la peur de se tromper. L'individualisme, pour des raisons qui sont aussi économiques et médiatiques, a monté en puissance, contestant l'intérêt d'une action collective.

Mais, dans cette remise en cause des idéologies et dans cet essor de l'individualisme, je ne discerne ni " la fin de l'Histoire ", ni la fin du politique, ni la fin de l'engagement. Je veux y voir la possibilité d'un renouveau des idées, de la régénération de l'action politique, d'une revitalisation de l'engagement des femmes et des hommes au service du bien commun, mais sur des bases non dogmatiques, moins crédules, plus réfléchies. Des bases plus modestes bien sûr, puisqu'il ne s'agit plus de mettre un point final à l'histoire.

La conscience des incertitudes, le rejet des vérités absolues n'impliquent pas la fin des engagements mais appellent à une démarche démocratique, c'est-à-dire au partage entre les citoyens de la réflexion et de l'action.